Pilote en 1940

Jean Claude Szkolnik

Pilote en 1940

Récit d'un ancien de l'escadrille La Fayette

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022
ISBN : 978-2-312-12144-4

Voici l'année 1922 qui approche !!!

Nous sommes le 29 décembre 1921, je viens de passer Noël bien au chaud, dans le ventre de ma mère. Et je sens que le Réveillon du Nouvel An va se faire encore sans moi, je décide alors d'aller voir dehors et de m'inviter. Il est 4 h 30 du matin lorsque je fais irruption dans ce monde dit « humain ».

Cela se passe dans une baraque en bois construite sur le champ de Foire 11 car le village détruit par la guerre n'est pas encore reconstruit. Ce village s'appelle Vigneulles les Hattonchatels dans le département de la Meuse en Lorraine.

Il a été décidé que je porterais le prénom « CLAUDE » et c'est encore le prénom que j'ai, affublé d'un nom Polonais : SZKOLNIK.

Mon père Docteur en Médecine viens juste de s'installer, il a 32 ans et les temps sont durs ! Ma mère a 39 ans elle est souffreteuse et cet accouchement ne l'a pas arrangé. Je sais que je suis mis de bonne heure en nourrice dans un village voisin â Saint-Maurice chez des paysans. Ma pauvre mère décédera lorsque j'aurais un peu plus de 2 ans et

demi, ce qui a fait que je ne sais pas ce qu'est l'affection d'une mère et cela m'a toujours manqué quelque part. Elle est donc morte à Bar le Duc dans un hôpital à 41 ans.

Cela a du me valoir encore quelques années de nourrice jusqu'à ce que mon père e se remarie avec une jeune femme Hélène Bertrand (Mamie de Nice) et que grâce à elle je retrouve une ambiance un peu plus familiale en revenant à la maison.

1927 – Je rentre à l'école communale en cours Préparatoire

1928 et 1929 – Cours élémentaire 1ère et 2ème année (M. Gueuriot)

1930 – Octobre. Catastrophe ! Je rentre comme « interne » au Lycée de Bar-le-Duc, j'ai un peu plus 8 ans et demi. C'est dur à supporter !

Je suis inscrit en classe de 8ème et je me souviens encore que j'ai pleuré à cette rentrée. Pourtant, mon frère aîné Jean qui a 2 ans et demi de plus que moi est interne dans le même lycée (depuis 2 ans déjà) essaye de me remonter le moral.

1931 et 1932, interne encore, je fais une 7ème et une 6ème, mais je ne travaille pas du tout et c'est à peine si je sais lire et écrire. Mes notes sont catastrophiques. Je suis certainement très perturbé.

1933 – Mon père a soigné et presque sauvé un instituteur qui lui propose de me prendre en pension

chez lui et de reprendre tout à zéro. Il a une classe de quelques élèves dans un tout petit village qui s'appelle Senonville, toujours dans la Meuse et près de Saint-Mihiel. Quelle année scolaire ! Il a tout rattrapé et me fait passer le certificat d'études primaire ou je suis reçu avec « mention » et même y ajoute un « certificat d'études agricole » où j'apprends tout ce qui concerne l'agriculture. Cela fut très rude mais cette année fut capitale pour mon avenir. Merci M PERRIN !

1934 – Je veux faire le métier d'instituteur et pour cela je dois suivre les cours de l'EPS (École Primaire Supérieure) qui prépare le concours d'entrée à 1'Ecole Normale d'instituteur en 3 ans. Je rentre au cours Complémentaire de Saint Mihiel (Meuse) directeur M. Ragouget, qui par bonheur n a pas d'internat. Je suis donc externe. Je suis en pension de famille chez un jeune couple parent avec Monsieur PERRIN. J'ai ma chambre et je prends mes repas en famille avec eux. Ils habitent en face d'une fabrique de lunettes et au dessus d'un petit atelier de menuiserie appartenant à leur père. Celui-ci un brave homme à grosses moustaches blanches me laisse de temps en temps le regarder travailler le bois. Quelle bonne odeur !

Etant donné ma toute nouvelle liberté, je n'ai pas trop forcé et je suis resté dans la bonne moyenne. C'est cette année là que mon père a décidé que j'apprendrai à jouer du violon. On me trouve

un vieux professeur qui a décidé que je dois apprendre le solfège avant de toucher à ce beau violon tout brillant qui est là dans son étui. Après 3 mois rébarbatifs de cahiers de musique et n étant sans doute pas très doué, je ne suis pas emballé et continuant encore une année de plus j'ai abandonné lamentablement, ne sortant de mon instrument que des couinements peu agréables à l'oreille. Le seul plaisir que je regrette est l'odeur de la colophane et le plaisir de la passer sur l'archet.

1935 – 36 – 37 Je change d'EPS et je suis la 1ère, 2ème, et 3ème année à VERDUN sur MEUSE.

Ces trois années, 14, 15, 16 ans (une partie de mon adolescence) se passent encore comme interne, dans ce vieux Collège « Buvignier » de Verdun où je fais connaissance avec la vraie camaraderie entre internes. Nous arrivons même à faire des expéditions nocturnes en ville, grâce à la découverte à l'intérieur même du collège de l'entrée du souterrain qui nous mène d'abord aux réserves en vivres du collège, puis en nous enhardissant nous arrivons à passer sous l'église jouxtant le collège. Nous y trouvons des salles qui ont dû servir d'abri pendant la guerre de 14/18 et un jour nous trouvons le passage qui nous permet de nous promener sous toutes les rues de la ville. Tout communique et c'est un dédale de caves, de longs souterrains, d'escaliers. Je me demande comment chaque fois nous avons réussi a retrouver notre chemin pour regagner nos

dortoirs sans se perdre, et surtout comment notre absence n'a jamais été dévoilée par le pion qui dormait pourtant dans le dortoir entouré d'un rideau, ce qui lui permettait d'entendre le moindre bruit sous condition qu'il soit éveillé naturellement !

Le souvenir de la qualité de mes études est très vague. Je me souviens seulement que j'aimais assez les maths, la physique chimie et que j'étais à peu près nul en français.

Ces trois années pendant les grandes vacances, mon père nous emmenait dans le midi, à Cannes précisément, et cela était déjà un ravissement lorsque nous découvrions la Méditerranée si bleue et avec tant de soleil que malgré les précautions nous avions le dos brûlé et plein de cloques qui se terminaient en plaies. Les promenades du soir nous amenaient devant les grands hôtels où étaient garées les voitures les plus faramineuses que j'aie jamais vues. Quel luxe étalé devant tout le monde. La dernière année mes parents font la connaissance d'un couple de parisiens M et Mme Agi qui sont descendus de Paris en tandem (vélo à deux places). On me propose de pédaler avec M. Agi pour faire Anthéor à la frontière italienne et retour en place arrière du tandem. Mon père nous donnant rendez-vous à la frontière pour vérifier l'exploit

Il faut dire que lorsque j'avais si brillamment réussi mon Certificat j'avais eu comme cadeau un

vélo pneus ballons, avec rétropédalage arrivant tout neuf en caisse de la manufacture de St.-Étienne.

Donc à cette époque j'avais les jambes, bien musclées (peut être même un peu trop) pour réussir cette course qui représentait tout de même près de 200 km à faire dans la journée. Ce fut pour moi une sorte de prise de conscience de quitter l'âge de l'enfance et de m'assumer.

En juin 1938 je me présente à l'examen qui sanctionne la fin des études en EPS. Si j'ai une bonne note je peux rentrer à l'Ecole normale d'Instituteurs et en 3 ans faire ce métier. Il se trouve que j'ai obtenu d'assez bonnes notes même en français où je suis nul, mais j'ai une note éliminatoire en math alors que savais avoir réussi mon problème ! Je n'y comprends rien, moi qui était le 1er de ma classe en Math. Voilà c'est raté, et il va falloir décider. C'est mon père qui prend la bonne décision : Il faut que je revienne en enseignement secondaire nouveau pour passer mon baccalauréat.

1938 – rentrée d'octobre. Je reviens à Saint Mihiel au collège secondaire mais je ne peux rentrer qu'en 2ème « C ». Me revoilà à nouveau interne. Nous ne sommes que six en tout, et nous prenons nos repas avec le proviseur et sa femme. C'est familial et je ne suis qu'à 15 Km de Vigneulles et il me semble que j'y reviens tout les Weeks-end. Le proviseur étant à la fois mon prof de math, après le repas du soir il me fait travailler et semble même y trouver du plaisir car il me dit que je suis très

bon en maths, d'ailleurs à la fin de l'année scolaire je suis encore 1er de la classe avec une très bonne note.

Je fais partie de l'équipe de Football du collège et je suis tout heureux d'avoir la tenue complète aux couleurs du collège et surtout d'avoir les chaussures à crampons !

Presque tous mes camarades sont externes et avec trois camarades nous projetons pendant les grandes vacances de faire une randonnée en camping avec nos vélos, si nous avons l'accord de nos parents. Ce qui fut fait ! Nous voilà donc partis au début du mois d'août 1938 pour un périple de 15 jours au travers des Vosges et du Jura qui va nous amener à St Claude pays de fabrication des pipes. Le nom de ces camarades était : Adnet (fils du docteur Adnet de St-Mihiel) – Lépori (fils du libraire du centre ville) et d'un troisième dont je ne me souvient plus le nom, mais cela me revient Kholmuller. Durant toute cette randonnée nous montions la tente chaque soir et j'étais le préposé à la cuisine que je préparais sur un réchaud que l'on alimentait avec des plaquettes de Méta (Alcool solidifié). Ainsi nous avons longé toute la fameuse ligne Maginot et partout on voyait travailler sans relâche à son renforcement un nombre incroyable de soldats. C'était en juillet 1939, 2 mois avant la déclaration de guerre. Nous sommes allés ainsi au lac de Gérardmer, au Saut du Doubs et à Tholy le pays ou l'on fabriquait ce si bon fromage. D'ailleurs à Tholy nous avons été hébergés chez un parent de

l'un de mes camarades qui n'a trouvé rien de mieux que de nous coller une cuite carabinée (ma première) dont il a dû se souvenir vu les dégâts qui se sont ensuivis. C'est au cours d'une de nos étapes, que pour la première fois j'ai dit à mes amis que je serai « aviateur ». Cela les a fait rire et il se sont moqués de moi tout le reste du voyage en me traitant de « l'aviateur ». Maintenant je sais qu'ils n'auraient pas dû en rire !

Rentré à Vigneulles, le mois d'août s'est passé dans un calme relatif. Je revois mon père écoutant la radio avec beaucoup de souci car parlant couramment l'allemand (comme le polonais et le russe) il suivait en direct les fameux discours de Hitler qui se terminaient par des « Sieg Heil ! » frénétiques. Cela annonçait la guerre très proche nous disait-il. Je dois avouer que dans mon fort intérieur je jubilais pressentant que cela m'aiderait dans mon projet qui se formait en moi de plus en plus fort, devenir aviateur. Au mois d'août il y avait à Nancy un examen concours pour rentrer comme élève pilote à l'École de Pilotage d'Istres. Je me suis fait inscrire à ce concours. Voyant que j'était vraiment décidé, mon père très justement m'a fait valoir qu'il fallait que je soie apte médicalement ; grâce a des connaissances de médecins à Nancy il a pu me faire passer la visite du Personnel Navigant de l'Armée de l'Air. Quelle attente anxieuse avant d'avoir le résultat ! Enfin le verdict arrive : je suis apte. Peu de temps après, arrive la convocation à l'examen du

concours d'Istres que je vais passer à Nancy. Il m'a semblé assez facile et je suis presque sûr d'être admis. On nous dit d'attendre le résultat et si j'avais réussi, je serais convoqué à Istres pour signer un engagement dans l'armée de l'Air. Encore une attente aussi anxieuse ! Cependant une semaine après, mon père nous annonce que la guerre a été déclarée. C'était le **3 sept 1939** !

Aussitôt, partout est placardé l'avis de Mobilisation Générale (exactement le même que j'avais vu dans mon livre d'histoire pour 1914) avec les deux drapeaux français croisés et l'encadré bleu, blanc, rouge.

Je me disais que j'avais eu de la chance d'avoir passé ce concours et que maintenant, demain peut-être, j'allais être convoqué plus rapidement. Toutes les nuits déjà un flot incessant de soldats marchant à pieds, passe devant la maison, en file unique de chaque côté de la route. Puis ce sont les camions traînant d'énormes canons, des auto-mitrailleuses.

Plus tard ce sont les autobus parisiens tout barbouillés pour le camouflage. A la maison on passe toute les vitres au bleu, ainsi que les phares de la voiture, car mon père médecin, est mobilisé sur place et doit continuer de visiter sa clientèle.

La rentrée scolaire approche et il est décidé que je suivrai ma 1ère à Chaumont dans la Haute Marne ou Mamie a une tante (Julie), qui me prendra en